

Errance vitale

Fabien Ménar, *Le grand roman de Flemmar*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 180 p., 19,95 \$.

Marc Ménard, *Itinérances*, Montréal, Triptyque, 2001, 248 p., 18,95 \$.

Karoline Georges, *La mue de l'hermaphrodite*, Montréal, Leméac, 2001, 112 p., 16,50 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 105, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2002). Compte rendu de [Errance vitale / Fabien Ménar, *Le grand roman de Flemmar*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 180 p., 19,95 \$. / Marc Ménard, *Itinérances*, Montréal, Triptyque, 2001, 248 p., 18,95 \$. / Karoline Georges, *La mue de l'hermaphrodite*, Montréal, Leméac, 2001, 112 p., 16,50 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 23–24.

Fabien Ménar, *Le grand roman de Flemmar*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 180 p., 19,95 \$.

Marc Ménard, *Itinérances*, Montréal, Triptyque, 2001, 248 p., 18,95 \$.

Karoline Georges, *La mue de l'hermaphrodite*, Montréal, Leméac, 2001, 112 p., 16,50 \$.

Errance vitale

Ne plus savoir où l'on en est, mais persévérer jusqu'à l'absurde.

ROMAN
Hugues Corriveau

JOYEUX, *LE GRAND ROMAN DE FLEMMAR*, ce premier ouvrage de fiction de Fabien Ménar ! Il faut bien dire que le ton tout léger de cette histoire convie à la paresse la plus bienfaisante, que l'humour pince-sans-rire de l'auteur tient le coup à chaque page. Léger, disais-je, jusqu'au risque de passer si rapidement entre nos doigts qu'on craint que le livre ne s'évapore.

Le privilège de ne pas écrire

Mais pourquoi chipoter quand la soupe est bonne, qu'on a peut-être bien un peu froid à l'âme et qu'il devient tout à coup savoureux de voir que les espoirs les mieux fondés parfois ne sont pas déçus ? Ce livre est une leçon pour qui se croit un talent de romancier. Attention, je ne dis pas que

Fabien Ménar n'en a pas, bien au contraire, c'est que, voyez-vous, son héros, lui, prendra conscience lentement, mais définitivement, qu'il n'en a pas, que l'aventure romanesque n'était pour lui que chimère, qu'il y a bien un possible ailleurs. Un éditeur compétent et reconnu de Montréal n'écrivait-il pas, à une mienne amie qui souhaitait voir publier sa première œuvre de fiction qu'il refusait sans procès : « Vous savez, c'est aussi un privilège que de ne pas écrire. »

Pour horrible et définitive que soit cette réponse, il y a là, avouons-le, de quoi méditer. C'est un peu à cette réflexion tout intérieure qu'en arrive Flemmar L'Heureux, dit « Flimou », au bout de son rouleau malgré que, à l'instar de Newton, il ait cru un jour, en recevant sur la tête une tasse lancée d'une fenêtre, avoir eu la révélation de son talent. Le pauvre écrivain en herbe, tel un Malaussen de vive mémoire, a une vie chamboulée et il ratiocine à la manière de Pennac lui-même dans son *Comme un roman*. Et il y croit, à l'extrême vocation des écrivains :

Leur génie consiste simplement à se livrer à l'expression complète de ce qu'ils sont. Tout acte de créer sollicite une totale foi en sa capacité à s'abandonner à la singularité de son être. C'est pour quoi, à mes yeux, les grands artistes nous présentent un modèle de vie : ils donnent naissance à la richesse dont ils sont porteurs. Telle est la vérité de l'écrivain ! Et cette vérité-là, unique et inimitable, est, pour moi, plus solide que toutes les certitudes scientifiques réunies. Plus riche, plus pénétrante, infiniment plus utile et efficace. Parce qu'elle détermine le bonheur. (p. 108-109)

Mais voilà, Flemmar a trois enfants, il enseigne (comme d'ailleurs le héros de Désalliers dans *Des steaks pour les élèves*, dont je parlais plus ou moins récemment ici même). En fait, ce petit anti-héros évoque bien du monde, tout en réussissant le coup de force d'imposer sa personnalité vel-

léitaire et savoureuse, car il ne comprend pas grand-chose à la vie, ni à rien en fait, déporté qu'il est toujours par le tourbillon de ses défaites, de ses constatations catastrophiques, par ce qu'il faut bien appeler une incapacité absolue d'accéder à un rêve latent mais dévorant, quand ce qu'il y a de plus simple tout à coup, c'est de vivre. C'est un peu cela, *Le grand roman de Flemmar* : un regard insidieux sur les aléas de la vie quotidienne, de la vie banale, de la vie tout court quand quelque chose d'autre nous fait croire que la vie justement est tout à côté, et qu'il suffit de plonger la tête la première dedans pour avoir quelque raison de se croire heureux. L'enjeu trouvé par Ménar pour illustrer ce désarroi tient du conte magique, car tout disparaît autour du héros tant et aussi longtemps qu'il s'obstine à ne pas regarder la réalité en face. Mais cela fait, notre « atrabilaire amoureux » va tomber dans les pommes (pour ne pas dire sous la pomme) et s'enchanter de survivre à sa propre disparition en tant que romancier raté. Mais il devient dès lors un anonyme content. N'oublions pas qu'il abandonne aussi l'enseignement soporifique qu'il distillait à ses élèves. C'est donc vers une nouvelle vie qu'il va, ce n'est déjà pas si mal. Mais surtout, n'allons rien prendre là au sérieux. Ce qui reste au héros, n'est-ce pas l'amour ? Il y a de quoi sourire à la fin, encore.

Vie de couple au bord de l'ennui mortel

Pourquoi écrire sur un couple qui vit la dissolution lancinante de ses illusions quand l'homme et la femme perdent pied et s'enlisent dans un rapport à la vie qui tient aux rêves atardés d'adolescents en mal d'avoir vieilli et de vieillir inéluctablement ? Pourquoi, sinon parce que ce sujet est d'une richesse inouïe, porteur de promesses qu'un auteur de grand talent eut su mener au delà de la précaire et fragile limite d'un certain ennui potentiel. Mais voilà, *Itinérances* est le fait d'un auteur limité, parce qu'il écrit d'une façon si convenue, si lisse, si étale, façon qui ne s'épargne même pas un inlassable effet de répétitions lancinantes, que le lecteur au bout du compte cherche plutôt à changer de livre que de suivre à la trace un Daniel qui va d'un job à un autre, accablé par la perte fatale de ses rêves ou une Judith, obstinée, qui tient encore un peu à ses idéaux. Si elle accepte tel emploi, c'est pour mieux en changer dès lors qu'elle en a un, c'est qu'elle veut tout métamorphoser, sans discernement, dans le seul but, dirait-on, de saccager l'ordonnancement ronronnant d'un monde légal. Bref, on se croirait dans un « soap », avec en plus le goût philosophico-pleurnichard à la clé. On s'y désire, mais on a de la misère. On s'y torture un peu, par amour comme par mépris, on a des difficultés d'argent, on rechigne, on lave son linge sale, on est un peu las de tout cela. Écoutons Daniel :



Fabien Ménar



Marc Ménard

De promesses non tenues en rêves déçus, je passai évidemment à Judith, je pensais à elle, à nous deux. Rien pour alléger mon cafard. Je me demandais comment on avait pu en arriver là, comment on avait pu laisser les choses se dégrader à ce point sans nous en rendre compte. Nous n'étions plus que deux inconnus vivant par hasard sous le même toit. (p. 50)

Pas jojo, je vous dis. Tout le monde a vu ces films étatsuniens qui font se rencontrer une bande d'amis et d'amies qui s'intéressent à ce que chacune est devenu-e pour s'assurer d'avoir mieux réussi que l'autre. Réunion d'anciens qui s'ouvre sur la désastreuse prise de conscience de sa propre médiocrité. C'est là que le bât blesse : c'est que cette vie qui nous est racontée est d'une redoutable platitude. Si le bonheur ne fait pas les bons romans, comment croire que l'ennui soit porteur de meilleures promesses ? Quand un héros de roman est réduit à se questionner bêtement de la sorte, on en reste pantois :

Le premier psychologue venu vous affirmera avec véhémence l'importance pour tout individu d'avoir un travail valorisant, qui lui permette de s'accomplir, d'enrichir son vécu et de s'épanouir en tant qu'être humain à peu près normal. Enfin, personnellement, je n'ai jamais compris pourquoi il fallait travailler pour en arriver là. Mais au delà du tour de taille de mon vécu [c'est moi qui souligne !], Judith avait réussi à semer le doute dans mon esprit. (p. 63)

Un « doute », j'en ai eu, à savoir d'abord ce qu'est le « tour de taille d'un vécu », mais surtout ce qui a bien pu pousser Marc Ménard à se lancer dans une aventure que le héros du précédent roman avait eu, lui, la sagesse de trouver inaccessible compte tenu de ses possibilités.

La mue de la mutante

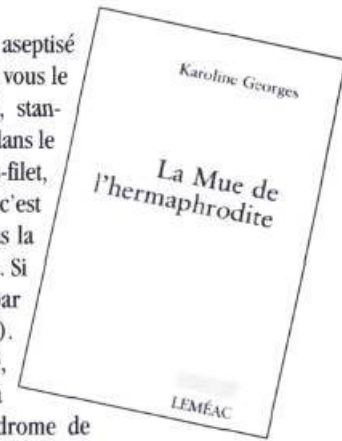
Pourquoi a-t-il fallu que l'éditeur écrive en quatrième de couverture de *La mue de l'hermaphrodite* de Karoline Georges que c'était le « premier roman de la génération techno » ? Ce n'était pas rendre service à l'auteure, c'était créer des attentes que d'aucune façon ce livre tarabiscoté ne pouvait tenir. Nous sommes en présence d'une œuvre assez indigente, il faut l'avouer. Sa structure est d'une redoutable simplicité puisqu'il s'agit pour l'auteure d'ajouter une scène à une autre, puis une autre encore, puis encore une, inlassablement, afin de parvenir à accumuler suffisamment de pages de telle sorte que l'ensemble puisse ressembler à un roman. Hermany, l'hermaphrodite, mademoiselle Mésange (« ange », vous comprenez ?, le sexe des « anges » ne serait-il pas hermaphrodite ?), serait-elle ou non coupable d'un « attentat criminel » ? Le roman se veut le long témoignage de la « monsieur-madame » qui nous raconte d'abord sa naissance, ses déboires génitaux, sa transformation, elle qui est née d'une « matrice » (nom doux donné à la génitrice-mère) assez tordue, « femme

de son temps qui s'est parée d'un corps aseptisé [comment peut-on se parer d'un corps, je vous le demande — c'est moi qui questionne], standardisé, du corps nécessaire pour exister dans le désir de son prince imaginaire, un corps-filet, un hameçon, un hommeçon » (p. 19). Et c'est comme cela tout du long, ça ne craint pas la « tarabiscote » et le « clinquant à la noix ». Si la pauvre enfant multiforme est née, c'est par « traitement moléculo-chimique » (p. 20). On voit pointer le côté « techno » annoncé, mais c'est bien pauvre tout cela. On va dériver « d'alimentarium » à un « syndrome de Klinèse », de « captation » en « captorat » (ça, quand on est « branchée-fantastico-science-fiction » comme l'auteure, c'est une nouvelle façon de nommer l'audimètre, ou les cotes d'écoute) puisque c'est sur le « net » qu'on peut suivre en direct le témoignage de la « mésange » (deux choses : d'abord quand elle raconte, elle dit que « des larmes ont hurlé [son] point de vue » [p. 79], pis ensuite quand la machine fait défaut, la voix de la témoin va être toute « abstractionnée » [ce qui veut dire qu'on ne l'entend plus — pourquoi faire simple quand on peut faire « techno »], de « psychotropie » (pour parler plus chiquement des pilules et des hallucinogènes).

Bref, abandonnée, l'enfant devient pupille de l'État et cobaye d'un vilain docteur psycho-déjanté qui dirige une secte de drogués (si c'est ça qui fait nouveau, moi, je vais passer mon tour). Là, au lieu de se faire « squeejee », on se fait « psy-J », on se rend sur une île privée de l'Atlantique, à savoir chez Larcen (c'est tellement subtil que j'en reste pantois). Quand on y est, il se passe toutes sortes de choses : par exemple l'héroïne avoue que sa « langueur comble [sa] béance mnémorique » (p. 84) et qu'elle « sent aussi un stupéficateur », car elle a aussi ressenti « le coulé de la recette » à cause d'un « buffet orgiaque [qui] trône » quelque part (p. 85), elle qui était « opacifiée d'un silence contrit » (p. 82) puisque le gourou « pense toujours à l'hier du demain » (p. 83).

On sent que l'émotion me gagne. D'autant plus quand on sait que les « bistouris-dents de la Science » la « décroquetiquaient pour [lui] stocker dans la bouche ronde et dure des fioles » (p. 91). Tout cela mène à des séances d'une violence insupportable et inutile pendant lesquelles on va jeter en pâture à des crocodiles du haut d'un hélicoptère des femmes enceintes scalpées.

Bref, le livre de Mme Karoline Georges est une bien pauvre chose alambiquée, au style confus et redondant qui n'apporte strictement rien à sa génération, rien d'autre en tout cas qui n'ait été mieux exploité ailleurs.



La Passion
du livre
livre

Retrouver mon LIVRE le soir...

Quel plaisir !

Impression soignée
de vos livres, périodiques
et brochures à court
et moyen tirages
(couleur ou noir et blanc)



AGMV Marquis
Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal **Cap-Saint-Ignace**
Tél.: 514.954-1131 Tél.: 418.246.5666
Télé.: 514.954-0004 Télé.: 418.246.5564
Internet : agmv@agmv.com